

## **Bref point sur les langues d'Amazonie**

Francesc QUEIXALÓS

*CELIA – CNRS*

Si l'on ajoute au bassin hydrographique de l'Amazonie des régions qui en partagent le type de milieu naturel et les formes d'occupation humaine, telles que les Guyanes, la partie méridionale du bassin de l'Orénoque, les affluents septentrionaux du Plata à la frontière Brésil-Bolivie, et les ouest et nord du bassin du Tocantins, on se trouve en face d'une mosaïque linguistique caractérisée par une extrême diversité. Autour de soixante familles s'y côtoient, dont trois comportant chacune quelques dizaines de langues et débordant les contours de l'Amazonie telle que définie ci-dessus : l'arawak, depuis la Bolivie – anciennement depuis le nord de l'Argentine – jusqu'à l'extrême nord-ouest de l'Amérique du Sud (jusqu'en Amérique Centrale, si l'on considère les effets des déportations coloniales) ; le tupi, dont le rameau tupi-guarani s'étire de l'Argentine jusqu'en Guyane française, et depuis les affluents occidentaux de l'Orénoque jusqu'à – anciennement – la côte est du Brésil ; enfin le caribe, du Brésil central à la côte nord nord-ouest jusqu'à la pointe septentrionale de la Cordillère des Andes. Hormis une petite poignée de langues ayant migré à des époques récentes, l'ensemble jê se situe hors et à l'est de la région considérée. Une variété de tupinamba, la langue parlée sur le littoral

brésilien à l'arrivée des Européens, est devenue la langue des métis issus du contact entre Indiens et Portugais. Récupérée par les missionnaires coloniaux, elle a servi de langue véhiculaire dans la conquête et l'évangélisation du bassin amazonien, et fut parlée depuis l'embouchure de l'Amazone jusqu'aux tributaires colombiens et vénézuéliens du Rio Negro. Cette *língua geral* s'est substituée à beaucoup de langues autochtones. Elle est encore vivante chez certaines communautés du Rio Negro. L'arc ouest amazonien correspondant approximativement au piémont andin présente la plus grande diversité linguistique. On pense qu'il peut contenir les zones résiduelles de régions d'où seraient parties des vagues d'expansion vers l'est. Il a pu également servir de zone de refuge devant les catastrophes naturelles ou les guerres.

Le nombre de langues amazoniennes approche les trois cents, la moitié, d'après certaines estimations, de ce qui aurait existé à l'aube du seizième siècle. Les épidémies, conjuguées au travail forcé, aux déportations et aux guerres d'extermination, sont la cause directe de cette extinction massive, qui se poursuit de nos jours sous l'effet d'autres facteurs. Si l'on prend les seuls exemples de l'Amazonie bolivienne et péruvienne, on compte, pour la langue isconahua, 28 locuteurs ; pour le kayuwawa, 27 ; canichana, 12 ; muniche, 10 ; taushiro, 7 ; cholon, baure et shimigae, 5 chacun ; moré et ñapari, 4 chacun ; loretano, 3 ; leco, 1. Il existe des personnes s'identifiant comme Guarasugwe, Huacaraje ou Maropa, mais aucune de ces trois langues n'est plus utilisée. Côté Brésil, les Akuntsu du Rondônia sont sept. Tous monolingues, mais les seuls individus aptes à procréer aujourd'hui ou dans un avenir proche sont des consanguins biologiques ou classificatoires. Cette situation de désastre généralisé explique peut-être le nombre relativement important de langues isolées : une quinzaine. Les langues dépassant la dizaine de milliers de locuteurs – piaroa, sikuani, yanomami, makuxi, wapishana, kali'na, shuar, aguaruna, ashaninka, shipibo, tikuna, guajajara – sont vues comme étant comparativement vigoureuses. On compte plus de trente langues parlées de part et d'autre d'une frontière internationale, le kali'na étant un cas extrême, puisque ses locuteurs habitent le Venezuela, le Guyana, le Surinam, la Guyane française et le Brésil. Sociétés de petite taille et grande diversité linguistique sont des conditions favorisant l'apprentissage de plusieurs

langues. Deux régions au moins sont connues pour le multilinguisme prononcé de leurs habitants : le haut Xingu, et le haut Rio Negro avec ses affluents occidentaux. Dans cette dernière les relations entre groupes sont régies par l'hexogamie linguistique : les locuteurs d'une même langue se tiennent pour consanguins ; on épouse obligatoirement quelqu'un parlant une langue différente de soi. Les enfants grandissent dans des maisons collectives où s'entendent quotidiennement la langue des pères, qui est aussi celle du lieu d'implantation de la résidence, et les différentes langues des mères, toutes venues d'ailleurs.

Une petite proportion de ces langues a été décrite de façon scientifiquement satisfaisante. Jusqu'à il y a quelques décennies, la recherche menée avec des visées prosélytistes a prédominé, les protestants anglo-saxons ayant largement occupé le terrain vers le milieu du vingtième siècle en succédant aux catholiques européens. Chacune à son tour, ces deux facettes du christianisme ont épousé les visées hégémoniques de leurs respectives puissances tutélaires – les monarchies ibériques suivies des républiques indépendantes d'abord, puis les Etats-Unis – dont elles étaient le fer de lance dans des régions de difficile accès. De ces époques nous avons hérité quelques descriptions de haute qualité, marquées évidemment par l'horizon scientifique de leur temps, mais aussi beaucoup de listes de vocabulaire, des traductions ou adaptations de textes religieux, des analyses phonologiques ou morphologiques souvent élémentaires. C'est dire l'immensité du champ qui reste encore à explorer. Les pays commencent à prendre en charge la formation de professionnels qualifiés, aptes à relever le défi de la documentation de cette richesse, et les travaux monographiques approfondis se multiplient.

Il est rare qu'on découvre dans les langues d'Amazonie des phénomènes totalement originaux. Le degré de variabilité des systèmes linguistiques trouve sa limite naturelle dans la structure de l'esprit humain et dans la fonction de communication. Néanmoins, l'insularité du continent américain comme un tout, couplée au goulot du Darien, fait de l'Amérique du Sud un espace où les langues ont pu évoluer pendant plus de dix mille ans sans contact avec le reste du monde. Nul doute que la prédisposition à exalter l'inattendu, l'original, peut amener certains esprits à voir l'Amazonie linguistique sous des couleurs plus exotiques que de raison. Le chapakura a

été, sur un court intervalle de temps, la langue la plus agglutinante puis la plus isolante du monde, le pirahã manque de tellement de propriétés réputées être ou extrêmement répandues ou inhérentes au langage comme faculté humaine, qu'on se prend à plaindre ses pauvres locuteurs, le cavineña détenait une scission de la transitivité en contexte ergatif dépassant tout en complexité... jusqu'à ce qu'on y mette récemment bon ordre avec simplicité et élégance. Il n'en reste pas moins que dans cette région a été attesté un ordre des mots tenu, à une époque, pour impossible (famille caribe), mais aussi une scission de la transitivité en contexte ergatif à l'opposé de ce que l'aspect-temps induit habituellement (famille caribe aussi), ainsi qu'un système direct-inverse où les hiérarchies sémantiques et pragmatiques se projettent sur la hiérarchie morphosyntaxique en sens contraire de ce que l'on voit ailleurs (movima). Une situation plus fréquemment rencontrée est la présence, voire la fréquence, de traits plutôt rares typologiquement, comme l'ergativité syntaxique (katukina, trumaï, yanomami), le marquage de la négation par soustraction morphologique (karitiana), la spécialisation d'un morphème dans le signalement de la perte, par un élément lexical nom ou verbe, de sa nature prédicative (tupi-guarani), un accord des expressions adverbiales avec les actants du verbe (pano), la grammaticalisation des noms incorporés en affixes verbaux classificatoires (matsés), des verbes trivalents comportant deux véritables objets (pano, takana). Enfin, et mis à part quelques excès dont on a vu un échantillon plus haut, il n'est pas rare d'observer des traits grammaticaux aux propriétés notablement différentes de ce qui est connu ailleurs, tels la classification nominale ou la prise en charge de la source d'information. Cette originalité relative oblige à des réaménagements, parfois locaux et parfois moins, de nos idées générales sur le langage. Conséquences : 1) la typologie, comme inventaire raisonné de ce que les langues font et de ce qu'elles ne font pas, s'affine à grandes enjambées – pas uniquement, bien sûr, sur la base de l'empirique amazonien –; 2) tout un mouvement se fait jour dans les courants les plus déductivistes-formalistes de la linguistique pour la prise en compte de ce que l'on appelle maintenant, dans une sorte de *mea culpa* scientifique, les *underrepresented languages*.

En même temps qu'elle se fait plus exigeante, la recherche s'implique dans les processus de récupération de la vitalité linguistique où s'engagent les sociétés indiennes à la faveur des nouvelles formes d'action politique qu'elles se donnent. De nombreux programmes alliant les Indiens organisés, le monde universitaire, les organisations non gouvernementales et les administrations d'Etat, voient le jour. Ils passent souvent par une reformulation de l'école officielle, reformulation qui prend pour principes de base le bilinguisme et l'interculturalité. L'un des plus remarquables de ces programmes est l'expérience menée à Iquitos depuis plus de quinze ans. Une véritable école normale d'instituteurs prend en charge des promotions de jeunes issus des communautés indiennes de l'Amazonie péruvienne et en fait des enseignants compétents pour travailler dans la langue officielle du pays et dans la langue première des enfants, aptes à ouvrir les enfants à la connaissance du monde non-Indien mais aptes aussi à raffermir chez eux la culture de leurs parents et grands-parents, capables, enfin, de contribuer depuis l'école à une meilleure maîtrise, par les Indiens, du processus de contact. Un résultat intéressant de ce programme est que l'ethnie cocama, nombreuse démographiquement mais ayant délaissé fortement l'usage de sa langue puisque aucun individu de moins de cinquante ans ne l'a eue comme langue première, réintroduit le cocama dans le cursus scolaire, comme seconde langue bien sûr, et étudie les mécanismes au travers desquels la langue pourrait reconquérir des espaces dans l'interaction quotidienne des membres du groupe. Une expérience différente est tentée à Manaus, immense île d'asphalte et de béton au milieu d'un univers d'eau et de verdure. Dans un pays où le nombre de groupes d'Indiens isolés est estimé être encore supérieur à la cinquantaine, le phénomène des Indiens urbanisés commence d'attirer l'attention. A Manaus ils sont vingt-mille, principalement Tikuna et Satéré-Mawé. Ces derniers occupent deux quartiers, et, s'ils ne défrichent plus la forêt, ils produisent toujours des objets manufacturés traditionnels, réalisent des fêtes collectives et des rituels, transmettent la tradition orale, et parlent leur langue dans le cadre de la vie communautaire, utilisant le portugais pour la communication avec les gens de l'extérieur. Ces "villageois urbains", en collaboration avec les linguistes professionnels, ont pris le chemin du bilinguisme scolaire dans un contexte social et politique adverse à l'extrême.

Les textes présentés dans ce numéro d'*Amerindia* sont l'émanation d'une équipe du Centre d'études des langues indigènes d'Amérique, unité mixte CNRS, IRD, INALCO, Université de Paris 7, qui, pendant quatre ans, s'est investie dans le programme *Stratégies prédicatives et fonctions syntaxiques : une contribution amazonienne à la typologie linguistique*. Le thème du programme correspond au noyau constitutif de la proposition abordé selon les deux perspectives complémentaires que sont 1) les conditions d'accès à la fonction prédicative des différentes parties du discours, et 2) les plans sur lesquels s'organise la participation étant donné la structure actancielle d'un prédicat et ses possibles variations. Parce qu'au long de ces années les travaux ont, de nécessité, débordé le cadre amazonien, nous accueillons dans ce volume une langue invitée, non amazonienne, mexicaine pour tout dire, dont la spécialiste qui a accepté de nous rejoindre s'attache, depuis quelque temps déjà, à divulguer les surprenantes richesses et originalités quel que soit l'angle par lequel on l'entreprind.

Deux thèmes ont surtout retenu l'attention des auteurs, les verbes trivalents et l'incorporation nominale. Je dirai quelques mots des enjeux typologiques qu'engage chacun de ces thèmes.

Toutes les langues n'ont pas de verbes trivalents, bien que l'on puisse supposer que toutes les langues doivent exprimer l'événement où une entité se trouve être transférée d'une entité initiatrice à une entité réceptrice. Appelons-les respectivement patient, agent et destinataire, et supposons que la notion de "donner" est prototypique de l'événement. Ce que les langues nous font voir, c'est que la manière dont se réalisent linguistiquement les participants de "donner" révèle une asymétrie claire, de langue à langue et à l'intérieur d'une même langue, entre l'agent et les non-agents. Elles nous font voir aussi qu'une compétition non moins claire s'établit entre les non-agents pour la prééminence morphologique et/ou syntaxique. La résolution de ce conflit peut prendre la forme d'une absence de verbes lexicalement trivalents : ou bien le patient est actant et le destinataire est adjoint<sup>1</sup>, comme en katukina-kanamari ou dans les langues

---

<sup>1</sup> J'utilise ce terme pour caractériser relationnellement un syntagme dénotant un participant non requis par la structure lexicale du prédicat.

caribes, ou bien le destinataire est actant et le patient est adjoit, comme en huichol et en lummi. Le !Xun (famille khoisane) peut être tenu pour un troisième type de ces langues sans trivalents : un même verbe "donner" prend alternativement – et dans *tous* les aspects observables formellement – soit le patient soit le destinataire comme actant, l'autre se retrouvant en position d'adjoit. Deux structures actanciennes, une seule forme phonologique, un seul sens descriptif.

Lorsqu'une langue possède des verbes trivalents, elle hiérarchise les non-agents à l'intérieur d'une zone pourvue, comme telle, de propriétés spécifiques. L'un d'entre eux s'aligne morphologiquement et/ou syntaxiquement sur le non-agent des verbes divalents – ce sera le non-agent prééminent. Le patient occupe cette position en français, mais elle revient au destinataire dans la langue bantou chi-mwi:ni. La zone des non-agents permet parfois une renégociation de la hiérarchie formelle. Une langue à patient prééminent peut rétrograder ce dernier pour permettre au destinataire d'occuper sa place. L'anglais l'admet, le français non. De même, une langue à destinataire prééminent peut rétrograder ce dernier pour permettre au patient d'occuper sa place. Le sikvani le permet, l'ojibwa non. La distinction entre langues ou constructions à patient prééminent et destinataire prééminent – formellement prééminent s'entend, bien sûr – donne lieu à une certaine prolifération terminologique, au motif qu'une projection différente des rôles sémantiques sur les positions morphosyntaxiques induit des relations grammaticales différentes. La plus répandue des innovations est celle proposée par Matthew Dryer dans un célèbre article du milieu des années quatre-vingts. La zone des non-agents hiérarchise ceux-ci, dans certaines langues – celles à patient prééminent – en un objet direct et un objet indirect, et dans d'autres – celles à destinataire prééminent – en un objet primaire et un objet secondaire. Tout revient à la question cruciale, et tentaculaire au plan de la théorie, de la place que prennent les rôles sémantiques dans la définition des relations grammaticales. Je tiens, pour ma part, que les relations grammaticales sujet, objet direct, objet indirect, sont des êtres de nature formelle, définis sur la base de propriétés syntaxiques comme celles communément évoquées par les termes de comportement et contrôle, ou encore de pivot syntaxique. Dans cette perspective, le sikvani hiérarchise, comme le

français, un objet direct et un objet indirect dans la zone des non-agents ou zone objectale. J'introduis maintenant une restriction à l'affirmation qu'une langue pourvue de verbes trivalents hiérarchise formellement ses non-agents : certaines langues ne le font pas, ou le font peu. Il est capital ici de distinguer ce qui relève de la morphologie de ce qui ressortit à la syntaxe. Le coréen ne hiérarchise pas au niveau des cas, mais hiérarchise au niveau de la syntaxe. Nous avons bien un double accusatif dans la construction causative, mais pas un double objet. Le purepecha, aux côtés de certaines langues bantou, tend vers une véritable indifférentiation des objets. L'ergativité s'invite, ici, au débat. On le sait, les langues dites ergatives sont toujours plus ou moins – plutôt moins que plus – homogènes au plan des alignements. Penchons-nous sur la scission la plus grossière, celle qui peut engager une morphologie ergative et une syntaxe accusative (l'inverse n'existant pas). Les langues ergatives homogènes de ce point de vue sont une petite poignée dans le monde. Toutes, jusqu'à plus ample informé, sont dépourvues de verbes trivalents. Mais les langues dites ergatives à double absolutif dans la zone des non-agents sont attestées bel et bien. Des langues pano trois au moins, shipibo-konibo, matsés et matis, illustrent cette situation. Et l'illustrant, fournissent l'explication de l'incompatibilité entre verbes trivalents et ergativité homogène, ergativité concernant, donc, la morphologie et la syntaxe. Dans ces trois langues la zone des non-agents est une zone objectale parce que si la morphologie, elle, est ergative, la syntaxe est résolument accusative, et on peut y parler de double objet puisque rien dans les propriétés syntaxiques des non-agents ne les distingue l'un de l'autre. Le katukina, en revanche, langue à ergativité syntaxique, est dépourvu de zone des non-agents qui ait un quelconque corrélat formel parce que le patient est sujet et que la grammaire des langues n'admet rien qui ressemble à une zone subjectale.

Dans sa contribution sur le caviñena, Guillaume ajoute au pano un autre exemple de langue à ergativité hétérogène pourvue d'un double objet. Notons que la famille pano et la famille takana, dont fait partie le caviñena, sont peut-être dans une relation de parenté génétique. De son côté, notre langue invitée et ô combien bienvenue, le purepecha décrit par Chamoreau, tend vers le double objet dans un contexte clairement nominatif/accusatif. Il ne hiérarchise pas au niveau de la codification, mais la syntaxe est



scindée : pour certains domaines – extraction, contrôle – nous avons un double objet, pour certains autres – variations d'actance – nous avons une hiérarchie objet direct/objet indirect. Dans leurs introductions respectives ces articles brossent de précieux, et complémentaires, bilans de l'état de la question dans les travaux récents.

Il y a au moins un point commun entre la problématique des constructions trivalentes et celle de l'incorporation nominale dans le verbe : les deux concernent la zone sémantique des non-agents. Et un point divergent : alors que chez les trivalents s'engage une compétition entre un participant saillant, le destinataire, et un participant non saillant, le patient, de l'incorporation le participant saillant est assez radicalement proscrit. Car au plan de la manifestation formelle des participants, dans le premier cas nous avons une compétition visant une position syntaxique plutôt haute, l'objet direct, seconde dans la hiérarchie des relations grammaticales, alors que dans le second la position d'arrivée est une position notablement basse – celle d'une expression absorbée par le verbe. Enfin, trivalents et incorporation se rejoignent – l'objet direct est centralement concerné – et s'opposent – il est la cible dans les trivalents, et la source par excellence dans l'incorporation. De tout cela il résulte qu'un nom aura d'autant plus vocation à s'incorporer qu'il sera objet direct, patient, non animé, indéfini, non référentiel, et discursivement peu thématique.

La discussion portant sur la nature lexicale ou syntaxique de l'incorporation nominale n'a apparemment jamais cessé de faire rage. La question peut être abordée sous deux angles. L'un plus intuitif : décider si un verbe à nom incorporé crée ou non une nouvelle entrée dans le lexique – apprise et mémorisée comme un tout par les locuteurs –, sur la base d'une dosification de la productivité et la régularité de la mécanique par laquelle advient la nouvelle forme. On peut réduire la part d'intuition ici en entendant par "productivité" non la mesure de la fréquence ou l'abondance du processus – notions assez indéfinissables dans ce contexte –, mais la possibilité d'établir une ou des classes d'éléments – de noms, par exemple, ou des types de syntagme – dont chaque membre est assujéti au processus, de la même façon qu'on pourrait, dans une langue donnée, définir une classe de noms dont chacun peut encourir la pluralisation ; et aussi en faisant que "régularité" implique non seulement que la mise en oeuvre du processus est

prédictible, ce qui n'est qu'un corollaire de la productivité, mais aussi que sa forme et son résultat – en particulier, dans ce qui nous intéresse ici, son résultat sémantique – sont prédictibles. L'autre angle est à sensibilité plus formaliste. En substance, il suffirait de répondre à la question de savoir si le nom incorporé est syntaxiquement inerte, ou s'il reste accessible à des opérations de nature syntaxique comme la modification, pour ne citer qu'un exemple banal. Il n'est pas exclu que parfois la discussion s'éternise simplement parce que chaque interlocuteur campe sur un angle d'attaque différent. On avait cru, à une époque, que l'incorporation avait pour effet automatique de réduire d'une unité la valence du verbe. L'horizon empirique dont nous disposons aujourd'hui nous oblige, concernant la valence, à prendre en considération deux ordres de faits. D'abord que l'incorporation n'est pas nécessairement récessive. Elle opère à valence constante dans sa variété redistributive, ce que Marianne Mithun appelle la "manipulation des cas" : la position structurale libérée par le nom qui s'incorpore accueille un nouveau participant alors que l'expression de ce dernier, dans le pendant de la construction dépourvu d'incorporation, n'entretenait pas de relation grammaticale avec le verbe. L'incorporation peut laisser la valence intacte comme elle peut – moins souvent il est vrai – l'augmenter, dans une variété incrémentielle que l'on gagnerait à rapprocher de – ou même réduire à – la construction applicative. La valence intervient également dans la bonne disposition d'un élément à jouer le jeu de l'incorporation. Si la fonction d'objet direct est une des propriétés prototypiques du nom incorporable, alors les verbes transitifs seront plus enclins à incorporer que les verbes intransitifs, comme on le vérifie sans difficulté translinguistiquement. En face, chez les noms, les langues pourvues de la distinction mal nommée "possession aliénable/inaliénable" et mieux nommée "noms monovalents/divalents" montrent, de même, une claire attirance des noms divalents pour l'incorporation. Attirance due, probablement, à la pression exercée par le différentiel de saillance entre leur référent et celui de, disons pour faire bref, leur "possesseur" en direction de la promotion syntaxique de ce dernier. Un point intéressant serait d'examiner la possibilité qu'un système grammatical donné ait fait de cette pression une véritable contrainte. La famille tupi-guarani détient plusieurs langues où une telle tendance semble se profiler. S'il est clair que les verbes intransitifs sont capables d'incorporer dans certaines langues, tous ne le sont pas avec la même netteté. L'incorporation

dans l'intransitif constitue un autre avatar de la plus ou moins visible mais à peu près toujours présente scission des verbes intransitifs en deux sous-classes sémantiquement *et* formellement identifiables : seuls sont aptes à incorporer les verbes intransitifs dont le participant unique est le patient, ou le siège, des conditions d'existence dénotées par le verbe. Par ce biais le phénomène qui nous occupe fait irruption sur la scène des alignements : l'actant d'intransitif se subdivise deux sous-types, l'un s'alignant sur l'actant-patient du transitif en ce qu'il est incorporable, l'autre s'alignant sur l'actant-agent du transitif en ce qu'il est non incorporable. Comme conséquence, si la langue admet dans ses intransitifs et ses transitifs l'incorporation redistributive, la position structurale qui est la cible du participant promu se trouve être par ricochet celle de l'actant-patient du transitif et celle d'un seul sous-type de l'actant unique de l'intransitif, celui ayant aptitude à s'incorporer. J'évoquerai brièvement pour finir la façon dont l'organisation du discours peut récupérer l'incorporation à son propre profit. J'entends par "organisation du discours", ou pragmatique, la motivation qui induit le locuteur, soucieux de modeler l'interaction que l'acte de parole crée entre lui et son interlocuteur, à empaqueter son message dans l'une parmi les formes que la morphosyntaxe lui propose pour un contenu donné. Il y a des conditions sémantiques déterminant l'apparition de certaines formes linguistiques, telles le marquage différentiel de l'objet, l'orientation direct/inverse, l'incorporation et tant d'autres. Et il y a des conditions pragmatiques ayant les mêmes effets sur les mêmes formes. L'incorporation permet au locuteur, sur un fragment de discours, de donner à l'interlocuteur le moyen de suivre à la trace un participant qu'il faut garder présent, mais avec un coût formel léger, comparable à celui des dispositifs anaphoriques communs. Donc, un bon nom incorporable est non seulement celui dont l'entité dénotée est basse en saillance sémantique – non animée, partie de tout, bien possédé – mais aussi celui qui renvoie à un participant que le locuteur doit conserver présent tout en le faisant passer à l'arrière-plan – un thème résident, en quelque sorte –, ou dont le locuteur veut gommer l'individualité, l'identité, ou la référentialité sans en évacuer l'idée. Par où échelles de saillance sémantique et échelles de prééminence pragmatique convergent. Comme les deux domaines sont dans une bonne mesure interindépendants, il arrive que leurs échelles respectives entrent en collision dans un fragment de discours donné. Une partie de tout en position de

protagoniste, par exemple. La pragmatique prime, et l'incorporation en sera bloquée. Le calcul qui préside à la résolution des conflits survenant entre ces hiérarchies, ainsi que les conséquences que la résolution imprime à la forme linguistique, dépassent naturellement l'incorporation et constituent un vaste et fascinant programme de recherche auquel plusieurs équipes s'attèlent aujourd'hui.

Les langues riches en morphologie donnent à voir du premier coup d'œil la présence d'une forme verbale à nom incorporé. Il suffit qu'un affixe verbal – aspectuel, indiciel ou autre – apparaisse, par rapport au nom, du côté opposé au verbe. D'autres observations, plus subtiles, sont nécessaires pour les langues pauvres en morphologie. La difficulté est bien connue des spécialistes des langues du Pacifique. Dans une démarche originale en contexte créolisant, Goury s'attache à montrer, dans un autre type de langue isolante, que certaines des caractéristiques de l'incorporation sont présentes dans les séquences verbe – nom du ndyuka, créole de base lexicale anglaise du Surinam et, aujourd'hui, de Guyane française. L'émérillon donne à Rose l'occasion non seulement d'illustrer l'affinité des noms divalents avec l'incorporation, particulièrement du type redistributif, mais aussi de revenir sur le débat portant sur la nature lexicale ou syntaxique du phénomène. Gomes est devant une langue à incorporation profuse, le munduruku. Il opère, des faits, un tri minutieux et met l'accent sur le rapport intime entre incorporation et classification nominale. Sous le prisme de l'incorporation Queixalós compare une langue de type accusatif, le sikuani, à une langue de type ergatif fort, le katukina, pour mettre à jour l'articulation entre les alignements de base et les alignements induits par les mécanismes, tels l'incorporation, de variations d'actance.

J'adresse pour finir mes remerciements aux lecteurs anonymes qui ont accepté d'évaluer les articles présentés dans ce volume.

Francesc Queixalós  
Mas del Llop, 5 mai 2008

## Sources

ADELAAR, Willem

2000 La diversidad lingüística y la extinción de las lenguas. *As línguas amazônicas hoje*, Queixalós, F. & Renault-Lescure, O. (orgs.), 29-36.

ALBERT, Bruce

2004 *Les Indiens et l'Etat au Brésil*, ms.

BAKER, Mark

1988 *Incorporation. A Theory of Grammatical Function Changing*. Chicago and London: The University of Chicago Press.

BESSA FREIRE, José R.

2005 *A escola e os Índios urbanos*, ms.

CABRAL, Ana. S. A. C.

2004 *Séminaire*, Laboratório de Línguas Indígenas, Universidade de Brasília.

CAMP, Elizabeth

1985 Split ergativity in Cavineña. *IJAL* 51: 38-58.

CAUTY, André

1974 Reflexiones sobre "las formas flexionales" del idioma panare. *Antropológica* 37: 41-50.

COMRIE, Bernard

1981 *Language Universals and Linguistic Typology*. Oxford: Basil Blackwell.

DERBYSHIRE, Desmond

1977 Word order universals and the existence of OVS languages. *Linguistic Inquiry* 8: 590-599.

DRYER, Mathew S.

1986 Primary Objects, Secondary Objects, and Antidative. *Language* 62.4: 808-845.

EVERETT, Daniel L.

2005 Cultural constraints on grammar and cognition in Pirahã. *Current Anthropology* 46: 621-646.

FERREIRA, Rogério V.

2001 *Língua Matis (pano): uma análise da Morfossintaxe*. München: Lincom EUROPA.

FLECK, David W.

2003 *A Grammar of Matses*. Ph.D. Dissertation in linguistics, Houston, Rice University.

GARCÍA, Fernando

2000 Estado de las lenguas amazónicas en el Perú. *As línguas amazônicas hoje*, Queixalós, F. & Renault-Lescure, O. (orgs.), 333-342.

GILDEA, Spike

com. pers.

GRINEVALD, Colette

2003 Classification nominale : le défi Amazonien. *Faits de Langue: Méso-Amérique, Caraïbes, Amazonie* vol. 2, Landaburu, J. & Queixalós, F. (resps.).

GUENTCHEVA, Zlatka & LANDABURU, Jon (resps.)

2007 *L'énonciation médiatisée II*. Louvain: Peeters.

GUILLAUME, Antoine

2004 *A Grammar of Cavineña, an Amazonian Language of Northern Bolivia*. PhD. Dissertation, Melbourne, La Trobe University.

GUIRARDELLO, Raquel

1999 *A Reference Grammar of Trumai*. Ph.D. Dissertation, Houston, Rice University.

JELINEK, Eloise

1990 Grammatical Relations and Coindexing in Inverse Systems. *Grammatical Relations: a Cross-Theoretical Perspective*, Dziwirek, K., Farrell, P. & Mejias-Bikandi, E. (eds.), The Stanford Linguistics Association, 227-246.

HEINE, Bernd & KOENIG, Christa

à paraître Are there ditransitive verbs in !Xun? *Ditransitive Constructions*, Malchukov, A., Haspelmath, M. and Comrie, B. (eds.).

KISSEBERTH, Charles W. & ABASHEIKH, Mohammad I.

1977 The object relationship in chi-mwi:ni, a bantu language. *Grammatical relations*, Cole, P. & Sadock, J. M. (eds.), New York: Academic Press, 179-218.

KOZINSKY, Isaac & POLINSKY, Maria

1993 Causee and patient in the causative of transitive: Coding conflict or doubling of grammatical relations. *Causatives and Transitivity*, Comrie, B. & Polinsky, M., Amsterdam: John Benjamins, 177-240.

MANNING, Christopher

1996 *Ergativity. Argument Structure and Grammatical Relations*. Stanford: CSLI Publications.

MITHUN, Marianne

1984 The evolution of noun incorporation. *Language* 60.4: 847-894.

PRAÇA, Walkíria

2007 *A morfossintaxe da língua Tapirapé Brasília*, Université de Brasília, thèse de doctorat.

QUEIXALÓS, Francesc & RENAULT-LESCURE, Odile (orgs.)

2000 *As línguas amazônicas hoje*, São Paulo: IRD-ISA-MPEG.

QUEIXALÓS, Francesc

à paraître Un Nouveau Monde de langues. Introduction. *Amérique*, Queixalós, F. (resp.), *Dictionnaire des langues du monde*, Peyraube, A. & Bonvini, E. (resps.), Paris: PUF.

2005 Posse em Katukína e valência dos nomes. *Novos estudos sobre línguas indígenas brasileiras*, Rodrigues, A. & Cabral, A. (orgs.) Brasília: Universidade de Brasília, 177-202.

2003 Relations grammaticales et hiérarchie des objets en sikuni. *Faits de Langue: Méso-Amérique, Caraïbes, Amazonie vol. 2*, Landaburu, J. & Queixalós, F. (resps.), 77-92.

RAMIREZ, Henri

2003 Ergatividade em Yanomami. *Ergatividade na Amazônia II*, Proceedings of the 2nd Workshop of the Project *Manifestations of Ergativity in Amazônia*, Queixalós, F. (ed.), Brasília, IRD-UnB, 213-223.

RHODES, Richard

1990 Ojibwa Secondary Objects. *Grammatical Relations: A Cross Theoretical Perspective*, Dziwirek, K., Farrel, P. and Mejías-Bikandi, E. (eds.), Stanford: CSLI Publications, 401-414.

RODRIGUES, Aryon D.

2000 Panorama das línguas indígenas da Amazônia. *As línguas amazônicas hoje*, Queixalós, F. & Renault-Lescure, O. (orgs.), 15-28.

RODRÍGUEZ BAZÁN, Luis A.

2000 Estado de las lenguas del Oriente, Chaco y Amazonia bolivianos. *As línguas amazônicas hoje*, Queixalós, F. & Renault-Lescure, O. (orgs.), 129-149.

SADOCK, Jerrold M.

1986 Some notes on noun incorporation. *Language* 62: 19-31.

SAPIR, Edward

1911 The problem of noun incorporation in american languages. *American Anthropologist* 13.2: 250-282.



STORTO, Luciana

1999 *Aspects of Karitiana grammar*. Ph.D., M.I.T.

VALENZUELA, Pilar

2003 *Transitivity in Shipibo-Konibo Grammar*, Ph.D. dissertation, University of Oregon.

ZÚÑIGA, Fernando

2006 The discourse-syntax interface in northwestern Amazonia. Differential object marking in Makú and some Tucanoan languages. *Language Endangerment and Endangered Languages: Linguistic and Anthropological Studies with Special Emphasis on the Languages and Cultures of the Andean-Amazonian Border Area*, Wetzels, Leo (ed.). Indigenous Languages of Latin America series (ILLA). Publications of the Research School of Asian, African, and Amerindian Studies (CNWS). Leiden University, The Netherlands.